

LE FIGARO et vous



STYLE

JOAILLERIE, MODE, PARFUM...
NOS TOPS ET FLOPS DE LA SEMAINE
PAGE 36



HIGH-TECH

TABLEAUX CONNECTÉS ET TIRAGES
GRAND FORMAT RÉINVENTENT
LA DÉCORATION DU SALON PAGE 37



À VERSAILLES, LES ANIMAUX ROIS DU CHÂTEAU

UNE EXPOSITION DÉTAILLE LES RELATIONS
QUE LES SOUVERAINS ENTRETENAIENT AVEC CHIENS, CHATS,
CHEVAUX, OISEAUX ET BÊTES SAUVAGES DE TOUT POIL.
UNE NOUVELLE FACETTE DE LA VIE DE COUR. PAGE 34

MAXIME GOVET © CARTIER; NETGEAR; DIDIER SAULNIER/CHÂTEAU DE VERSAILLES

« LE ROUGE ET LE NOIR » POUR TESTAMENT

• DANSE • DONNÉE SAMEDI SOIR AU PALAIS GARNIER EN CRÉATION MONDIALE, LA DERNIÈRE ŒUVRE DE PIERRE LACOTTE CÉLÈBRE SON ART DE MAÎTRE DE BALLET ÉPRIS DU XIX^e SIÈCLE.

ARIANE BAVELIER
@arianebavelier

C'est un mausolée que Pierre Lacotte érige avec son nouveau ballet. Il n'est pas tant dédié à Stendhal qu'à la passion que lui-même, chorégraphe, décorateur et étourdissant costumier du *Rouge et le Noir*, a vouée toute sa vie au XIX^e siècle. De *La Sylphide* à *La Fille du Pharaon* ou *Paquita*, il restera à la postérité pour avoir remonté maints ballets du répertoire égarés dans les couloirs du temps. Ce grand monsieur de 89 ans, né à la danse au Palais Garnier,

qui le rôle de Julien Sorel a été écrit, s'est blessé dès sa première variation. Florian Magnenet l'a remplacé avec un panache impressionnant mais sans l'intensité dramatique que Ganio, sur qui le rôle a été créé, aurait su y mettre.

Willis en soutane

« La danse supplée aux tirades et elle peut tout dire », affirme Lacotte. Avec elle, il colore ses personnages. Sorel l'impétueux ambitieux, Mathilde de La Mole, petite fille gâtée, Amandine Albisson sublime en Madame de Rénal, dont la gravité est poignante. Grâce à elle, la scène de la chambre et celle de la prison figurent parmi les plus beaux moments de ce ballet dont

acte, marqué par les danses d'ensemble, brille par la scène du bal, où la coda est reprise autant de fois qu'il faut pour suivre le lien qui se tresse entre Julien et Mathilde. Au troisième acte - huit tableaux en 40 minutes -, les changements de décor qui ralentissent le drame devraient devenir plus fluides pour scander sans délai son irrésistible montée.

Certes, le récit est d'un autre temps, et les tableaux qui voudraient être contemporains évoquent l'art de Roland Petit. Certes, quelques scènes sont excessives : les séminaristes, Willis en soutane, prennent Julien dans la fureur de leur tourbillon tandis que Madame de Rénal lui apparaît au pied du crucifix, comme la

MUSÉE D'ORSAY
28 SEPT. 2021
16 JANV. 2022

M
O

CAILLEBOTTE
LOÏE FULLER
GERÔME
ALICE GUY
FRÈRES LUMIÈRE
MONET
RENOIR
HENRI RIVIÈRE
RODIN
VALLOTTON
...

Enfin
le cinéma

ÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE
ebietryrivierre@lefigaro.fr

A Versailles, les chevaux du Char du soleil viennent d'être réinstallés à leur emplacement d'origine. Dans ce qui fut jadis la grotte de Téthys, où Louis XIV jouait les Apollon et qui est depuis 1684 le vestibule de la Chapelle royale. Expression non de domestication ou de servitude mais d'harmonie avec l'homme, ces ensembles préludent à la tout aussi magnifique exposition montée au premier étage de l'aile du Nord. Elle traite de la présence de l'animal dans le domaine sous l'Ancien Régime.

Omniprésence, faudrait-il écrire. Car des milliers de bêtes, symboliques, morales ou politiques, figuraient, et figurent encore, dans les décors fixes ou meublants. Et autant peuplaient jardins, écuries, volières, chenil, ménagerie. Jusqu'aux appartements, antichambres et salons.

Décor de treille pour la première partie du parcours. Le bosquet du Labyrinthe, disparu depuis le règne de Louis XVI, s'y trouve en partie ressuscité. Chacune de ses 39 fontaines avait pour thème une fable d'Ésope. Au total, cela faisait 330 animaux de plomb qui crachaient de l'eau. Vingt et une de ces gargouilles sur les 35 conservées sont là ; montées sur des socles faits de miroirs, tant il est vrai que les animaux nous reflètent.

« Dans le palais des rois de France, on n'a jamais douté que les bêtes avaient une âme », soutiennent les commissaires Alexandre Maral, en charge des sculptures et directeur du Centre de recherche à Versailles, et Nicolas Milovanovic, responsable des peintures françaises du XVII^e siècle au Louvre. Et de pointer « une résistance de la Cour à la vision cartésienne qui considère l'animal comme une machine, lui déniait intelligence et sensibilité ».

Preuve parmi cent autres : les chiens préférés des souverains avaient leur petit nom. On peut les lire, fièrement inscrits en lettres d'or au pied de leurs portraits. Misse, Turlu, Tane, Blonde, Diane, Folle, Mite, Blanche... Même le chat de Louis XV, un angora noir peint par Oudry une patte sur un lapin de garenne est dit « le Général ». Quant à l'angora blanc qui pouvait ronronner à loisir sur la cheminée du cabinet du Conseil, il nous reste, en peinture, son coussin de velours rouge.

À proximité, dans une vitrine, on remarque une rarissime gourmette d'identité. Mais aucune niche. La seule subsistante parmi celles qui occupaient les cabinets privés est conservée au Met de New York. Elle n'a pu être empruntée.

En revanche, dans la pénombre d'un bel espace aubergine, rayonnant autour d'un traîneau-léopard (on admirera plus loin celui dit « à la tortue »), que de plumages se rapportant aux ramages ! Dans les tableaux accrochés avec de grandes études préparatoires telles celles d'un Pieter Boel ; dans les vélins de la collection de Gaston d'Orléans ou dus à Pierre Joseph Redouté ; et encore dans les porcelaines, pierres dures ou pièces orfèvres, où les perroquets flamboient.

Le rêve se teinte de science

Aras comme paons arborent des couleurs de costumes d'apparat. Précieux mais aussi quelque peu ridicules, les flamants roses ont l'élégance hautaine. Ils nous toisent, ces aristocratiques échassiers, à l'image de ce coq à crête, oeil sévère et dominateur, représenté au centre d'une société de poules parfois aussi fardées et cancanières que l'exotique toucan.

Car ici, dans cette épatante basse-cour, on cause d'abord politique. Le coq français orne le Candélabre de l'Indépendance américaine ou encore paraît à plusieurs reprises dans la galerie des Glaces et le salon de la Guerre. Mais attention : dans les esquisses des voussures par Charles Le Brun dont la série est ici réunie, on repère également l'aigle du Saint Empire germanique, le lion de l'Espagne et des Provinces-Unies... Ils sont aussi menaçants que le dragon percé de flèches par Apollon, autre travail préparatoire du peintre en chef du classicisme mais destiné cette fois au décor de l'escalier des Ambassadeurs. C'est une allégorie de la Fronde vaincue (mais toujours vivante)...

Dans une autre salle, bleu roi celle-là, on constate que le coq a mis du temps avant de s'imposer au panthéon héraldique. Dans l'univers de la gent à plumes, Louis XIV prisait surtout la poule sultane, la grue couronnée, le casoar.

Au reste, son véritable amour se portait sur le gibier. La salle du Maroc, la plus vaste des salles d'Afrique voulues par Louis-Philippe, ainsi que quelques autres



BASSE ET HAUTE COUR À VERSAILLES

LE CHÂTEAU RESSUSCITE SES CHASSES, SA MÉNAGERIE ET SES ANIMAUX DE COMPAGNIE AU SEIN D'UN MERVEILLEUX PARCOURS, PLAIDOYER POUR LA CAUSE ANIMALE.

écuries. Scènes de carrousels et d'hallalis incroyablement ornementées. Tableaux par Oudry ou Desportes des vedettes parmi les 300 chiens du grand chenil. Enfin, sur cimaises à frondaisons vert foncé, une étonnante collection de natures mortes : exemple de bois, andouillers et autres trophées parmi les plus bizarres jamais naturalisés.

Couleur sable ensuite pour la ménagerie disparue lors de la Révolution, mais que l'imagerie 3D et la scénographie des architectes italiens Guicciardini et Magni reconstituent. Autour d'un pavillon central octogonal, cabinet de peintures animalières qui donnait sur la volière et les enclos, c'est au tour des ours, dromadaires et autres coatis, mammifères merveilleux venus des plus lointaines conquêtes, de se voir honorés.

Présente en vedette, l'éléphante que le gouverneur de Chandernagor avait offerte à Louis XV. Elle a été empaillée après s'être noyée dans un canal du parc. Avant elle, en 1668, une autre éléphante - du Congo, celle-là - avait été donnée par le régent de Portugal. Alors, on n'avait pas vu de pachyderme en France depuis Henri IV. L'animal a vécu treize ans à Versailles avant de finir disséqué, en présence du roi. D'excellentes planches anatomiques ainsi que son squelette subsistent, montés ici à côté des portraits de Marie Leszczynska avec sa levrette et de la Princesse Palatine caressant son épagneul nain.

Peu à peu, le merveilleux se teinte de raison, et le rêve, de science. Les encyclopédistes collectent, gravent, rangent, expliquent le monde. L'étude en coupe d'un caméléon révèle ses organes. On comprend que, contrairement à ce que dit la légende, l'étrange bestiole ne se nourrit pas uniquement d'air. Bientôt le Muséum succédera au jardin du Roi. Du rhinocéros, on dépeindra alors moins la puissance sauvage que son organisme, ici dans une planche très précise de son ventre avec son énorme sexe.

Simultanément, Marie Leszczynska copie *La Ferme*, un tableau peint par Oudry en 1750 et qui symbolise le bon gouvernement, l'exploitation rationnelle des richesses naturelles (les deux œuvres se trouvent pour la première fois réunies). Dans le même sens, Marie-Antoinette fait bâtir son Hameau où commence à être produite la race supérieure des mérinos. Tout animal est désormais économique. Le chant du cygne ? De ce fantastique bestiaire d'avant les temps modernes, seul a survécu le couagga de Louis XVI. Cet hybride du zèbre et du cheval (sous-espèce aujourd'hui disparue) ne s'éteint que sous le Directoire. Cela, dans une ménagerie républicaine désormais logée à Paris, au Jardin des Plantes. ■

« Les animaux du roi », Jusqu'au 13 février. Catalogue Château de Versailles/Liénart, 464 p., 49 €. Rés. : 01 30 83 78 00. www.chateauversailles.fr

Sous l'Ancien Régime, les animaux étaient omniprésents. À voir à Versailles, l'éléphante empaillée de Louis XV ou cet étonnant traîneau-léopard (en bas, à gauche). Le château de Fontainebleau met lui aussi le peintre animalier Jean-Baptiste Oudry à l'honneur, qui immortalisa notamment Polydore, un chien de meute de Louis XV (en bas, à droite).

Le paon est élu roi comme un fort bel oiseau, / La pie en murmure et s'irrite / Qu'on ait peu d'égard au mérite. / Est-il sûr qu'on soit bon parce que l'on est beau ?

TEXTE D'ISAAC DE BENSERADE INSÉRÉ DANS UNE DES FONTAINES DU BOSQUET DU LABYRINTHE



AILLEURS DANS LES CHÂTEAUX

Le grand peintre animalier Jean-Baptiste Oudry (1686-1755), dont on peut notamment admirer à Versailles le chef-d'œuvre *Trois chiens et une antilope*, venu de Russborough House (Irlande), se trouvera également bientôt à l'honneur à Fontainebleau.

Sous l'intitulé « Cave canem », le château annonce en effet l'accrochage, du 23 octobre au 30 juin, dans l'appartement Mérimée, au début du parcours

Cette réunion sera une première depuis la Révolution (chateaufontainebleau.fr). Cela est possible depuis l'acquisition pour le lieu en 2020 du double portrait de Cadet et Hermine. L'accrochage servira de prologue au Festival de l'histoire de l'art, à Fontainebleau, du 3 au 5 juin, puisque le thème de cette onzième édition est l'animal.

Spectacle de fauconnerie

et retour de spectacle de fauconnerie et retour de chasse avec sa curée froide. Ce dimanche-là, la galerie des Cerfs sera exceptionnellement accessible en visite libre de 13 heures à 14 h 30.

À Chantilly, la ménagerie est évoquée au château dans le cabinet des Livres jusqu'au 30 janvier. « À partir du Moyen Âge, posséder des animaux étrangers est un marqueur de richesse auquel prétendent, dès la Renaissance,

300
œuvres

Tableaux, dessins, gravures, tapisseries, meubles et autres objets décoratifs aux motifs animaliers datant de l'Ancien Régime

7
novembre

Date limite pour découvrir, des Jardins du Petit Trianon au hameau de la Reine, le parcours de sculptures animalières